

Raymond Klibansky et Josiane Boulad-Ayoub, dir., *La pensée philosophique d'expression française au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998.

Charles Larmore

Volume 27, numéro 2, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004943ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004943ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larmore, C. (2000). Compte rendu de [Raymond Klibansky et Josiane Boulad-Ayoub, dir., *La pensée philosophique d'expression française au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998.] *Philosophiques*, 27(2), 456–460.  
<https://doi.org/10.7202/004943ar>

Raymond Klibansky et Josiane Boulad-Ayoub, dir.  
*La pensée philosophique d'expression française au Canada*, Québec,  
Presses de l'Université Laval, 1998.

« Depuis le début des années 60 », remarque Raymond Klibansky en présentant ce panorama collectif de la philosophie contemporaine au Québec, « la pensée philosophique d'expression française au Canada a connu un développement à ce point soudain et accéléré qu'il a peu de parallèles ailleurs dans le monde ». En effet, chacun des vingt auteurs de ce recueil, en se concentrant sur un aspect différent de la recherche

philosophique, met en évidence la vitalité extraordinaire de la pensée québécoise. Vitalité qui fait contraste, on le répète tout au long du volume, avec la situation de la philosophie avant l'époque récente. Pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme dans le passé, la vie philosophique au Québec somnolait, à quelques exceptions près. Elle était ensevelie dans les certitudes de la tradition thomiste, tout comme la société québécoise dans son ensemble vivait sous la domination de l'Église. La philosophie s'enseignait comme une doctrine déjà achevée pour l'essentiel, qu'il s'agissait d'exposer et d'appliquer. On ne pratiquait pas la sorte de réflexion fondamentale qui fait des principes mêmes de la pensée et de l'action l'objet de discussions. Comme l'a dit Jacques Brault dans son plaidoyer pour une « philosophie québécoise » au début des années soixante-dix (cité dans l'essai de Jean-Claude Simard), « Philosophe, au Québec, a toujours été le contraire d'une délivrance, car la vérité préexistait si purement et si extérieurement à la conscience que nulle initiative de la liberté n'était possible ».

Tout a pourtant changé à partir des années soixante, où une nouvelle ouverture d'esprit a succédé au dogmatisme immobile. La « révolution tranquille », le réveil de la conscience politique et culturelle du Québec et sa demande d'être reconnu dans sa spécificité au milieu d'un Canada majoritairement anglophone, ont brisé pour toujours la tranquillité du paysage philosophique. Le Québec est devenu un foyer de réflexion en pleine effervescence.

En tant que philosophe étranger, qui regarde au-delà de la frontière nord de mon propre pays, non par pure curiosité, mais parce que le destin du Québec me tient à cœur, je ne peux que me réjouir de cette émancipation. Un jeune philosophe de l'envergure d'un Hugues Leblanc, aujourd'hui, n'aurait plus besoin de s'exiler et de faire carrière aux États-Unis pour la simple raison que le système d'enseignement était le monopole d'une conception bornée de la philosophie. C'est là une très bonne chose. Il faut seulement souhaiter que l'assurance dont fait preuve le Québec d'aujourd'hui, s'étant affranchi de la double tutelle de la population anglophone et de l'Église, ne se traduise pas par une nouvelle fermeture d'esprit, cette fois étroitement nationaliste. Il serait dommage que la philosophie au Québec se replie sur elle-même dans le souci de rester authentiquement « québécoise », dans ses thèmes ou dans son corps enseignant. Heureusement, rien dans ce volume ne présage un tel développement. Au contraire, la philosophie québécoise se distingue par la multiplicité de ses problématiques, par sa participation aux débats internationaux, et par le rôle considérable joué par des philosophes venus de l'étranger pour enseigner au Québec, de Klíbanky lui-même jusqu'à, plus récemment, Daniel Vanderveken et Christine Tappolet.

Paradoxalement, son ouverture au monde s'atteste surtout par l'influence croissante de la pensée anglo-américaine depuis vingt ans. Au début de la révolution tranquille, pendant les années 60 et 70, la philosophie au Québec cherchait souvent ses repères et son inspiration dans la pensée française de l'époque. Rien de plus normal, après presque deux cents ans de domination anglaise et d'hibernation intellectuelle, pendant lesquels l'identité québécoise s'est préservée surtout par l'attachement à la langue française. À cette époque, l'existentialisme et la phénoménologie, puis le structuralisme, et surtout le marxisme (pour des raisons politiques autant que philosophiques) occupaient tour à tour le devant de la scène en des formes qui poursuivaient les discussions hexagonales. À partir de 1980, Jean-Claude Simard et Mathieu Marion le constatent chacun dans leurs contributions, des philosophes québécois commencent en revanche à subir de plus en plus l'ascendant de la philosophie dite « analytique », telle qu'elle se pratique particulièrement dans les pays anglophones.

Non que des modèles français ne trouvent plus de crédit, ni que les mouvements mentionnés soient épuisés. L'article de Denis Fiset, par exemple, fait ressortir à quel point la phénoménologie est restée dynamique, et il en est ainsi surtout à cause des travaux de Fiset lui-même. Aussi, Robert Nadeau montre qu'une des particularités de la philosophie des sciences au Québec est d'avoir allié une approche formelle avec une sensibilité historique, en s'inspirant aussi bien de la tradition anglo-américaine (représentée par Carnap, Popper, et Kuhn) que de la tradition française (Koyré, Bachelard, Canguilhem). Mais, somme toute, la philosophie française est devenue au Québec, selon de mot de Simard, « une voix parmi d'autres, à valeur sentimentale ajoutée » (p. 96).

Or, cette évolution ne s'explique pas par l'isolement du Québec au milieu d'un océan de plus de 300 millions d'anglophones, comme si une fois baissées les barrières protectionnistes érigées par l'Église, la culture québécoise était exposée à une américanisation progressive. Au contraire, comme Marion le fait remarquer, la pensée anglo-américaine connaît à présent un succès similaire en France elle-même. Le prestige dont elle jouit partout est le reflet de sa vigueur contemporaine, et l'importance que lui accorde la philosophie québécoise témoigne de sa propre vitalité.

À en juger d'après le tableau que fait ce recueil de la philosophie au Québec, il y a pourtant deux domaines où règne un silence regrettable, malgré les richesses qui se trouvent ailleurs. Le premier de ces débats manqués concerne le thomisme. Bien qu'on en ait fait pendant longtemps au Québec une idéologie officielle et étouffante, le thomisme constitue en lui-même un des grands monuments de la philosophie. Comme le prouvent l'oeuvre d'Etienne Gilson dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle autant que des écrits plus récents de G.E.M. Anscombe, Peter Geach, Robert Spaemann, et Alasdair MacIntyre, la pensée de Saint-Thomas est loin d'avoir perdu sa fécondité pour la réflexion contemporaine. Quel dommage donc qu'elle paraisse avoir disparu de la scène au Québec, presque sans laisser de trace! Dans ce livre, on exprime sa gratitude à l'égard du clergé qui a insisté, lors des réformes scolaires des années soixante, pour que la philosophie demeure une discipline obligatoire dans l'enseignement collégial. Mais on ne fait mention que d'un seul philosophe qui continue à prendre le thomisme au sérieux, à savoir Félicien Rousseau, qui se propose d'ériger une théorie des droits de l'homme sur cette base. Certes, un antagonisme initial est bien compréhensible chez ceux qui n'ont plus à se soumettre aveuglément à ses doctrines, et cela aurait été trop espérer que d'imaginer pendant l'euphorie de la libération philosophique une discussion équitable entre partisans et adversaires du thomisme. Mais à présent on ferait bien de surmonter tout réflexe primitif et de reconnaître l'intérêt intrinsèque de la philosophie thomiste.

Un deuxième débat manqué est moins compréhensible. Pendant la période en question, il est apparu au Québec un grand philosophe de renommée internationale ; son oeuvre multiforme, de la philosophie de l'esprit et du langage jusqu'à la philosophie morale et politique, a pourtant été relativement absente des discussions francophones. Il s'agit de Charles Taylor, qui est, bien entendu, un philosophe anglophone, mais qui se montre lié à plus d'un titre, par ses préoccupations philosophiques comme pour des raisons politiques et personnelles, à la culture française et québécoise. J'ai été frappé par le peu d'intérêt que ses ouvrages ont suscité parmi les philosophes québécois de langue française. C'est en tout cas, l'impression qui ressort de ce livre. Marion constate explicitement que « bien connu pour son engagement politique, la pensée philosophique [de Taylor] était jusqu'à récemment largement ignorée dans la

communauté francophone » (p. 434). On peut espérer, comme cette remarque le laisse entendre, que la situation est en train de changer. En fait, à la fin de ce volume on trouve dans l'article de Michel Seymour une analyse serrée du modèle non-individualiste du libéralisme que Taylor a voulu élaborer en respectant la valeur des appartenances communautaires.

Un des plaisirs que ce livre ne peut manquer de susciter est celui de l'imprévu. Même le lecteur averti fera sans doute la connaissance de philosophes dont il n'a pas soupçonné l'importance ou même l'existence. Chacun aura, bien entendu, une expérience différente. Quant à moi, j'ai déjà indiqué combien il était agréable de découvrir quelques unes des réflexions poursuivies par D. Fisette et F. Rousseau. Sans vouloir suggérer qu'ils sont les seuls à mériter une attention toute particulière, je veux signaler quelques autres penseurs québécois dont je me réjouis d'avoir mesuré pour la première fois l'ampleur systématique de la pensée.

En premier lieu, il y a Michel Seymour lui-même. Je viens de mentionner l'analyse subtile du concept de la nation qu'il propose dans ce recueil même. Dans son article il présente des réflexions qu'il a développées ailleurs, en analysant les significations différentes que peut revêtir ce concept, selon qu'on s'appuie sur l'usage français ou anglais du terme (dans les deux langues, les couples conceptuels, *nation/peuple* et *nation/people*, prennent d'ordinaire une valeur opposée, comme l'a noté Jacques Brosard, nation faisant référence à l'ensemble des citoyens qui peuvent être de différentes nationalités, alors que *people* est une catégorie sociologique, plusieurs *peoples* pouvant former une seule et même *nation* au sens anglais du mot) et selon qu'on adopte un point de vue plus ou moins sensible aux appartenances culturelles ou sociopolitiques de l'individu. Seymour est bien connu pour ses interventions dans le débat concernant la question nationale et la souveraineté éventuelle du Québec. Or, ce qui ressort d'un autre chapitre de ce livre, consacré par Daniel Vanderveken à « Sémantique et pragmatique », c'est que la pensée politique de Seymour fait partie d'un communautarisme global qui a ses assises dans des questions de philosophie du langage. À ses yeux, la meilleure façon de comprendre ce qu'est de suivre une règle ou ce qui fixe la référence de nos concepts est de voir dans le langage un ensemble de pratiques qui sont une institution sociale avant de servir d'instrument à l'expression de la pensée individuelle. La dépendance de l'individu à l'égard des communautés qui le constituent est un thème que Seymour poursuit en plusieurs domaines.

Claude Panaccio est une deuxième figure imposante. Les travaux de Panaccio sur le nominalisme de Guillaume d'Ockham sont bien connus dans le monde anglosaxon ; il a été l'un des contributeurs au prestigieux *Cambridge Companion to Ockham*, qui vient de paraître sous la direction de Paul Spade. Mais ce volume montre que ses études de médiéviste s'insèrent dans un nominalisme systématique que Panaccio a élaboré dans une série de publications. L'historien est aussi et surtout un philosophe lui-même. D'une part, il croit que les notions de connotation et de *suppositio* développées par Ockham lui paraissent d'une actualité qui n'a pas encore été suffisamment appréciée. D'autre part, il s'efforce, indépendamment de l'inspiration ockhamienne, de mettre au point une analyse satisfaisante des attitudes propositionnelles (exprimées dans des énoncés de type « x croit que p » ou « y désire que q ») qui ne ferait pas des clauses « que p » ou « que q » le nom d'un contenu abstrait ou d'une « proposition ». Comme Seymour, Panaccio est engagé dans un projet de grande envergure, comprenant plusieurs secteurs de la recherche philosophique. En même temps, son nominalisme militant s'oppose par son esprit, sinon aussi par ses thèses

spécifiques, au point de vue holiste que défend Seymour. D'après les travaux cités dans ce recueil, les deux philosophes n'ont pas encore eu l'occasion de discuter de leurs différences fondamentales. C'est un débat qu'on a pourtant raison d'attendre avec impatience. Tous les penseurs mentionnés plus haut, et d'autres encore que je ne peux mentionner dans un si court article, l'attestent, la philosophie québécoise est devenue une voix considérable dans la conversation mondiale. Quel que soit l'avenir politique du Québec, on ne pourra plus supposer que la philosophie nord-américaine s'écrit essentiellement en langue anglaise.

CHARLES LARMORE  
University of Chicago